

# **Les Conjurés de Saint-Hilde**

*Une aventure d'Yvonne Guerin  
et de Pierre Lerain*

**Dominique Goyard**

Dominique Goyard

# Les Conjurés de Saint-Hilde

*Une aventure d'Yvonne Guerin et de Pierre Lerain*

© Dominique Goyard, 2025

ISBN numérique : 979-10-405-8539-8

**Librinova**”

[www.librinova.com](http://www.librinova.com)

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

## **Chapitre I : Une étrange collection**

Situé 32, rue de Courcelles dans le XVIIème arrondissement de Paris, l'imposant immeuble de la Maison de Haute Couture Van Geld témoignait d'une noblesse discrète, d'un luxe qui n'avait pas besoin de s'exhiber. Sa façade en pierre de taille claire, ornée de fines ferronneries aux balcons, respirait l'Histoire Haussmannienne avec un double H. De larges portes en bois massif, encadrées de laiton poli, s'ouvraient directement sur un hall spacieux, où un parquet en marqueterie reflétait la lumière filtrant à travers de hautes fenêtres à rideaux de soie. Des sièges en velours capitonné invitaient à l'attente, tandis que d'immenses miroirs biseautés agrandissaient l'espace, capturant les murmures étouffés des arrivées et des départs.

En empruntant un escalier majestueux aux rampes sculptées, on accédait aux salons d'essayage. Ces pièces, véritables écrins d'intimité, étaient conçues pour mettre en valeur la cliente et la création. De larges miroirs en triptyque permettaient d'admirer la robe sous tous les angles, tandis que des canapés moelleux et des fauteuils élégants en alpaga moiré offraient un confort raffiné aux accompagnateurs. Des portants discrets présentaient une sélection des dernières créations, chaque pièce protégée avec soin, attendant son heure de gloire. La lumière, douce et flatteuse, provenait de lustres pleurant des larmes de cristal et de lampes aux abat-jour de soie, créant une atmosphère à la fois sophistiquée et intime.

Des paravents en bois laqué ou recouverts de tissus précieux permettaient de préserver la pudeur lors des essayages, ajoutant une touche de discrétion essentielle à ce monde où la beauté se disputait au luxe. Installés quant à eux dans les étages supérieurs, les ateliers de confection contrastaient avec le calme feutré des salons. Ici, l'ambiance était vibrante d'une énergie créatrice et d'une précision méticuleuse. De longues tables de coupe, recouvertes de patrons en papier et d'épingles scintillantes, occupaient le centre de vastes pièces inondées de lumière naturelle grâce à de larges verrières efféliennes en façades. Le ronronnement constant des machines à coudre Singer, entrecoupé du crissement des ciseaux et des ordres précis des premières d'atelier, formait une symphonie laborieuse. Des mannequins de bois aux formes parfaites supportaient des toiles d'essayage, préludes aux robes somptueuses à venir. Des étagères en bois brut soutenaient pour leur part des boîtes remplies de boutons nacrés, de bobines de fil aux couleurs chatoyantes, de dentelles délicates et de broderies complexes, autant de trésors qui allaient sublimer les créations. Chaque geste était précis, chaque point une œuvre d'art en devenir. Les stocks de tissus étaient pour leur

part cantonnés au dernier étage avant les combles, dans un entrepôt tempéré et ventilé pour préserver leur qualité. Des rouleaux entiers de soies chatoyantes, de satins lisses, de velours profonds, de laines fines et de cotons délicats étaient rangés avec une organisation rigoureuse dans des armoires adaptées. L'air y était imprégné des parfums subtils des différentes matières, un mélange enivrant pour les sens.

Des échantillons étaient précieusement conservés dans des classeurs, offrant une palette infinie de textures et de couleurs. Dans cet environnement dédié aux matières naturelles, des mains expertes palpaient les étoffes, jugeant leur tombé, leur souplesse, leur éclat, leur reflet, conscientes de la noblesse des tissus qu'elles allaient transformer.

\*\*\*

Du haut de ses dix-neuf ans, Yvonne Guérin travaillait à l'atelier en qualité de seconde main qualifiée, avec une patience qui détonnait pour son jeune âge. Ses doigts agiles, fins et précis, pinçaient, drapaient et épinglaient le satin couleur glycine avec une assurance étonnante. Ses cheveux noirs, relevés en un chignon soigné, laissaient apparaître un visage ovale au menton légèrement affirmé, encadré par quelques mèches rebelles que la tension du moment semblait avoir libérées. Ses yeux noisette, habituellement vifs et curieux, étaient aujourd'hui absorbés par la tâche complexe de donner vie au vêtement qui lui avait été confié. Comme beaucoup de jeunes femmes de son âge, elle portait des robes simples, souvent confectionnées à partir de tissus récupérés ou transformés, privilégiant la fonctionnalité au paraître. Son tablier de couturière, en coton brut, contrastait avec la noblesse des matières qu'elle manipulait avec tant de dextérité. Ses mains, bien que fines, portaient la marque du travail acharné, les piqûres d'aiguille et les callosités discrètes témoignant de son engagement dans son métier.

La couture n'était pas seulement un travail, mais une forme d'expression, une manière de créer de la beauté dans un monde de plus en plus laid et incertain. Chaque pli, chaque couture était un acte de résistance silencieuse contre la grisaille et la privation en cette fin avril 1942.

Pourtant, derrière cette façade de calme et de discrétion, se cachait un esprit

fondamentalement aventurier. Yvonne était née et avait grandi dans un milieu ouvrier modeste de Paris. Son père, un livreur de charbon consciencieux, et sa mère, une culottière talentueuse, lui avaient légué non pas la fortune, mais des valeurs bien plus précieuses : celles de l'effort, de la persévérance et d'une honnêteté sans faille. C'est dans les rues animées de son quartier que son enfance se déroula, une succession de petites explorations audacieuses. Loin des jeux sages qu'organisaient les enfants du voisinage, la jeune Yvonne préférait s'aventurer seule dans les passages secrets des immeubles anciens, inventer des histoires derrière les portes cochères closes et observer, fascinée, les mille vies qui s'agitaient autour d'elle. Chaque ruelle, chaque marché, chaque recoin de la ville devenait un terrain de jeu où elle se rêvait détective ou exploratrice, une curiosité insatiable la poussant toujours à chercher au-delà des apparences. Cette soif d'évasion et de découverte trouvait également un exutoire dans son amour précoce pour le théâtre. Dès qu'elle le pouvait, Yvonne se faufilait dans les salles obscures, les yeux brillants d'émerveillement devant la magie des décors, la puissance des mots et la transformation des acteurs.

L'accès à ce monde enchanté lui était permis grâce à Monsieur Vinzet, un vieil ouvrier du Théâtre de l'Odéon, qui, touché par la curiosité et la vivacité de la petite fille, lui laissait discrètement une place dans les rangs du poulailler. Il appréciait son silence attentif et son regard pétillant, loin de l'agitation habituelle des enfants. La petite Yvonne était effectivement fascinée par cette capacité qu'avait le théâtre à révéler des vérités cachées, à explorer les profondeurs de l'âme humaine et à transporter le public dans d'autres mondes. Elle-même aimait se glisser dans la peau de personnages, improvisant des scènes pour sa famille ou ses amis, dévoilant un talent inné pour le jeu et une capacité rare à observer et imiter les comportements humains. Le théâtre était pour elle une fenêtre sur la complexité du monde, une école de l'observation et de l'empathie. À la maison, leur petit appartement résonnait souvent du cliquetis des aiguilles de sa mère et du froissement des tissus. Yvonne passait des heures à l'observer manier le fil et l'aiguille avec une dextérité fascinante, transformant de simples étoffes en des culottes impeccables, des corsets ajustés, des pièces qui, bien que destinées à l'intimité, exigeaient une précision d'orfèvre. Elle admirait la patience infinie de sa mère, la façon dont ses doigts agiles dansaient sur les étoffes, créant des merveilles avec si peu.

Son intégration à la prestigieuse Maison Van Geld fut le fruit d'une combinaison de talent brut, d'une persévérance inébranlable et d'une chance

inouïe.

Remarquée lors d'un concours de couture organisé par une association de quartier, la finesse de son travail et son œil infallible pour le détail impressionnèrent une ancienne première d'atelier de la Maison, alors à la retraite. Cette dernière, reconnaissant un don rare, intervint en sa faveur. Yvonne fut admise comme apprentie, et malgré les réticences initiales dues à son origine modeste dans un milieu aussi élitiste, elle se distingua rapidement par sa dextérité, sa rapidité d'apprentissage et son sens aigu de la perfection. Elle gravit les échelons avec une détermination silencieuse, prouvant que le talent n'attend pas le privilège. Mais au-delà de l'aventure et de l'art, Yvonne possédait un sens inné de la justice, une boussole morale inébranlable. Dès sa plus tendre enfance, elle ne supportait pas l'iniquité. Une dispute entre camarades, une injustice flagrante envers un plus faible, et Yvonne était la première à intervenir, à défendre la victime avec une détermination farouche. Ce n'était pas une simple réaction enfantine, mais une conviction profonde que chacun avait droit à l'équité et au respect.

En ce 22 avril 1942, Yvonne restait concentrée sur son mannequin en dépit des cancans environnants. Gisèle Laissard, la cheffe d'atelier à la coupe Louise Brooks toujours impeccable en dépit de ces temps troublés et que tout le monde appelait respectueusement "Mademoiselle Gisèle", lui adressa un signe de tête.

— *Yvonne, Madame De Caulaincourt arrive dans une heure pour son essayage de la robe de bal. qu'elle nous a commandée. Veuillez vérifier les derniers ajustements s'il vous plaît.*"

Un léger serrement au ventre, amplifié par la rumeur sourde de la ville asservie fit instinctivement grimacer Yvonne. Comment Madame de Caulaincourt, dont le nom seul évoquait des réceptions fastueuses et des toilettes somptueuses signées Van Geld, pouvait-elle encore chercher à se parer d'éclats dans un Paris qui s'éteignait ? Yvonne s'approcha du mannequin, ses yeux parcourant la silhouette avec une intensité singulière. Ce n'était pas une observation méthodique, faite de mesures prises avec un ruban. Non. Pour Yvonne, c'était une vision, une compréhension instinctive des lignes et des courbes. En un instant, elle "voyait" les ajustements nécessaires : une légère retouche à la taille pour souligner la cambrure, un ourlet à relever d'un demi-centimètre pour la fluidité du mouvement. C'était là, clair et précis dans son esprit, comme si le vêtement lui parlait en lui indiquant ce qui flatterait au mieux

la silhouette de Madame De Caulaincourt. Elle prit quelques épingles, marquant les points avec une assurance qui surprenait toujours ses collègues.

Dans cet atelier où le talent était la norme, la précision instinctive d'Yvonne faisait l'objet de l'admiration unanime de ses collègues. *"Elle a un don, cette petite, elle ira loin !"* répétait à l'envi Madame Thérèse, la plus ancienne de l'atelier. Yvonne sourit intérieurement. Expliquer qu'elle visualisait les mesures parfaites aurait semblé étrange, presque irréel. L'ambiance dans la prestigieuse Maison Van Geld était pourtant loin d'être sereine, en étant tout au contraire le reflet de l'angoisse qui étreignait Paris.

Les journaux interdits par la censure et cachés sous des piles de tissus, étaient échangés en secret, les regards s'assombrissant à chaque nouvelle. Les conversations animées d'autrefois étaient réduites à des chuchotements anxieux, interrompus au moindre bruit suspect. On parlait des pénuries, des affiches placardées sur les murs, des soldats aux uniformes vert de gris qui patrouillaient dans les rues élégantes, voire des arrestations arbitraires opérées en pleine rue. La splendeur lumineuse de Paris, autrefois célébrée dans les créations Van Geld, semblait se ternir sous le poids de l'Occupation. Une jeune apprentie de 16 ans, Sophie Fonquisse, laissa échapper un sanglot en entendant des bribes de conversation concernant une éventuelle réquisition des locaux. Mademoiselle Gisèle tenta de la rassurer, mais ses propres gestes étaient plus brusques qu'à l'accoutumée. Même la grandeur de la Maison Van Geld ne semblait pas pouvoir ériger un rempart contre la réalité brutale de la guerre.

Yvonne sentait cette oppression, cette peur collective qui imprégnait l'air. Son cœur patriote se révoltait intérieurement face à l'arrogance de l'occupant. Sa loyauté envers la France était une flamme qu'elle nourrissait secrètement. Sa franchise, d'habitude si directe, était désormais contenue par la prudence, chaque parole réfléchie de peur d'attirer l'attention. Son don unique, cette capacité intuitive à créer la perfection à partir d'un simple regard, était à la fois un refuge et un rappel poignant de la beauté que la guerre menaçait d'anéantir.

Lorsqu'elle œuvrait sur une création en devenir, elle pouvait un instant oublier le chaos extérieur, mais le bruit des bottes sur le trottoir ou le son lointain d'une sirène la ramenait brutalement à la réalité. Yvonne savait que même au sein des murs somptueux de la Maison Van Geld, son talent et son âme patriote seraient bientôt confrontés aux défis de cette guerre qui redéfinissait le monde. Une fois la robe de bal terminée, Yvonne s'attaqua aussitôt à une autre création à

destination cette fois d'Elise de Valois, une habituée de la Maison Van Geld dont les exigences en matière d'élégance étaient aussi élevées que celles concernant le choix opportuniste de ses relations...Le satin noir profond de la robe de soirée que l'intéressée avait commandée glissait entre les doigts d'Yvonne qui s'attacha prioritairement à ajuster le drapé complexe du corsage.

Pourtant, son attention fut attirée par un détail inhabituel au niveau de la ceinture. Sur une petite section, presque dissimulée par une broderie, le noir profond du satin céda la place à une nuance à peine perceptible de gris anthracite sous forme de traits plus ou moins longs, renouvelée dans une séquence similaire mais non identique dans le bas du dos. Les transitions étaient si fines qu'elles pouvaient passer inaperçues pour un observateur non averti, mais l'œil expert d'Yvonne les remarqua instantanément. Pourquoi cette infime variation ? Était-ce un manque de tissu, une erreur d'assemblage ? Son instinct lui affirmait qu'il s'agissait d'une intention volontaire. Cette infime dissonance dans une œuvre qui se voulait parfaitement équilibrée dans la symétrie des formes et des couleurs, éveilla en elle une intuition étrange.

C'était comme une mélodie avec une note légèrement fautive, une image avec une ombre déplacée. Après avoir réalisé les ajustements nécessaires (*exception faite de ceux concernant la ceinture*), Yvonne rangea la robe dans sa housse, sentant confusément qu'il y avait forcément une raison à cette dérive stylistique, mais laquelle ? Au cours de l'après-midi Yvonne, perturbée par sa découverte, devint une observatrice discrète au sein de la Maison Van Geld. Tout en continuant son travail, son regard s'attardait sur les autres commandes. Elle trouvait des prétextes pour aider ses collègues sur des robes en cours, feignant un intérêt soudain pour des techniques de pliage ou des associations de couleurs spécifiques. Elle remarqua ainsi qu'une veste tailleur pour une cliente allemande répondant au nom de Greta Hoffmann, avait une doublure intérieure vert absinthe à rayures enrichies de minuscules petites perles à l'ordonnancement étrange, "*Quelle idée de mettre des perles dans une doublure, aussi fines soient-elles*" s'interrogea mentalement Yvonne, laquelle décida de consigner ces deux découvertes dans le petit carnet qu'elle conservait toujours dans son tablier. Elle recopia de mémoire la séquence de traits plus ou moins longs ou courts, formée par les variations coloristiques de la robe de soie noire ainsi que celle des perles situées dans la veste tailleur. Son esprit, habituellement concentré sur l'euphonie textile était maintenant sollicité par la recherche d'un ordre caché dans ces discordances. Ce qui lui fit se rappeler une conversation fragmentée entre deux